

— Je m'en honore, monsieur le comte... C'était un fameux lutteur.

Jean de Kermor ne répondit pas.

Les deux hommes continuèrent à marcher en silence.

On approchait du fameux tournant.

— Quand vous l'aurez dépassé, dit le beau-frère de Beauchêne, vous n'aurez plus qu'à suivre tout droit... Le chemin mène à Paris sans autre détour...

Le comte ne souffla pas mot... Il croyait rêver... Était-ce vrai?... Ne se moquait-on pas de lui?...

Quand on fut enfin au coude formé par la route, il eut un moment, moment bien court de joie délirante.

Son compagnon s'inclina devant lui et dit d'une voix assez forte :

— Monsieur le comte de Kermor, j'ai l'honneur de vous saluer !...

Puis il disparut au milieu des ténèbres...

Jean était seul, libre... Il se tâta, pour voir s'il était bien éveillé... Mais il n'avait pas eu le temps encore d'acquiescer cette conviction, qu'il se sentait saisis rudement à droite et à gauche par deux hommes qui semblaient être sortis de terre.

Le gentilhomme essaya de crier, de se débattre, mais en un clin d'œil il fut terrassé, ficelé.

— Monsieur le comte de Kermor, dit un des deux hommes, au nom de la loi, nous vous arrêtons...

Le mari de Marcelle eut un haut-le-corps formidable.

— M'arrêter, moi?... Et qui êtes-vous donc ?

— Nous sommes deux agents de la sûreté, et nous avons notre mandat dans notre poche.

— Mais ce n'est pas moi, s'écria le gentilhomme, qu'il fallait arrêter, mais le misérable...

— Non, non, dit la Souris-Grise... nous ne nous trompons pas... c'est bien vous.

— Et pourquoi m'arrête-t-on ?

— Pour avoir empoisonné votre frère et tenté à trois reprises de faire périr votre neveu...

Jean de Kermor, affolé, poussa un cri d'épouvante, puis il tomba à la renverse, inanimé.

— Vous voyez, ajouta ironiquement l'agent, que vous êtes de bonne prise.

Puis, se tournant vers son compagnon, il ajouta :

— Allons, Boc-en-Feu, charge !

Ce dernier prit le comte sur ses épaules et l'emporta plus mort que vif.

Quand le grelin revint à lui, il roulait sur Paris, entre les deux policiers qui l'avaient arrêté.

A quelques pas de là, Beauchêne avait assisté à tout ce qui s'était passé, avec un marchand de vin et quelques habitants des environs qu'il avait amenés.

De son côté, le chef de la sûreté avait suivi ses deux agents et vu toute la scène.

— Ce matin, murmura-t-il, je craignais de perdre ma place, et ce soir je vais m'endormir avec l'espoir d'être décoré... Ainsi va la vie !...

Le lendemain de l'arrestation du comte de Kermor dont la nouvelle avait produit dans Paris l'émotion que l'on devine et dont tout le monde s'entretenait, Beauchêne avait, réunis à sa table, sa femme, sa fille et Henri, ses trois beaux-frères, venus à Paris pour attendre les événements. Le repas venait de finir. Pendant tout le dîner, le maître d'armes était resté silencieux et grave... C'est à peine s'il avait répondu aux questions qu'on lui avait adressées. Dans la journée il avait vu le juge d'instruction, et ce magistrat lui avait dit que le moment était venu de faire comparaître Henri, le jeune homme qu'il prétendait être le neveu du comte de Kermor.

Or, l'étudiant ne savait rien encore. Il avait lu dans les journaux ce qui avait été publié relativement à l'affaire de Kermor ; il n'ignorait pas que Beauchêne était la cheville ouvrière de ce drame, mais il était à cent lieues de s'imaginer que c'était lui qui était le neveu dont Paris et la France entière s'occupaient... l'enfant miracu-

leusement arraché à la mort par un pêcheur d'Asnières, car on avait raconté le fait sans dire le nom du sauveteur, que la police seule et le Parquet connaissaient.

Au moment où on allait quitter la table, notre héros se leva.

Henri allait l'imiter, et les beaux-frères avaient jeté leurs serviettes pour en faire autant.

— Restez, dit Beauchêne, j'ai une communication importante à faire !...

Chacun se regarda et on se rassit en silence.

— Vous connaissez tous, dit le maître d'armes, tous les détails de l'histoire du comte de Kermor ?...

— Nous savons, dit Jeannette, de sa voix espiègle, ce que les journaux ont publié et ce que tu as voulu nous dire.

— Vous connaissez tout cela, fit le maître d'armes, mais ce que vous ignorez encore, du moins toi, Henri, et toi, Jeannette, c'est pourquoi je me suis mêlé de cette affaire...

— N'est-ce pas, demanda l'étudiant, pour punir la comtesse ?

Il s'arrêta, craignant d'en avoir trop dit, et jeta des yeux inquiets vers sa mère.

Beauchêne comprit.

— Oh ! elle sait tout, maintenant, dit-il ; elle connaît tous les dangers que tu as courus, la tentative de meurtre au quartier Latin et l'attaque nocturne.

— Oh ! cela n'avait rien de commun, murmura le jeune homme.

— C'est ce qui te trompe, répliqua le maître d'armes. Les deux attentats étaient combinés par la même tête et dirigés par la même main.

Henri tressaillit.

— Comment cela ?...

— Seulement, dans la seconde affaire, répondit tranquillement notre héros, le comte s'était substitué à la comtesse.

Le jeune homme ouvrait ses yeux gros de stupeur.

— Comment, vous croyez ?... balbutia-t-il.

— Je ne crois pas, je suis sûr... c'est le comte qui t'a guetté et qui t'a frappé...

— Cet Anglais ?

— C'était le comte déguisé...

— Mais pourquoi ? bégaya le jeune homme abasourdi.

— Pour achever le crime commencé autrefois, quand il t'a précipité dans la Seine.

Henri se dressa comme mu par un ressort.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est toi qui es le neveu du comte de Kermor.

Cette révélation ne produisit aucun effet, on le devine, sur Julie et les beaux-frères... qui connaissaient ce secret depuis longtemps ; mais Jeannette, qui n'en avait pas plus long que celui qu'elle croyait son frère, n'était pas moins hébétée que ce dernier.

— Mais, dit Henri, je ne suis donc pas ton fils ?

— Non, répondit le maître d'armes, et c'est cela qui me coûtait à te dire.

Beauchêne avait prononcé ces mots d'une voix attendrie chevrotante, et des larmes perlaient aux cils de sa pauvre mère.

— Pourquoi, père, demanda vivement Henri, pourquoi ne voulais-tu pas me faire part de ce secret ?

— Parce que j'avais peur que tu ne nous aimasses plus et que tu ne nous abandonnasses.

Et le maître d'armes éclata tout à fait.

Henri se jeta dans ses bras.

— Moi vous abandonner, moi ne plus vous aimer ?...

Ah je comprends tout maintenant. Vous m'avez sauvé, élevé comme un fils, sauvé encore, délivré de mes persécuteurs... Vous avez consacré à votre tâche votre temps, vos ressources, risqué votre vie, et vous avez cru ? Mais vous êtes dix fois mon père et je vous aime dix fois comme un fils.